

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 28 (1998)
Heft: 6: a

Artikel: Guy Tréjan : confessions d'un acteur éclectique
Autor: Probst, Jean-Robert / Tréjan, Guy
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-826714>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

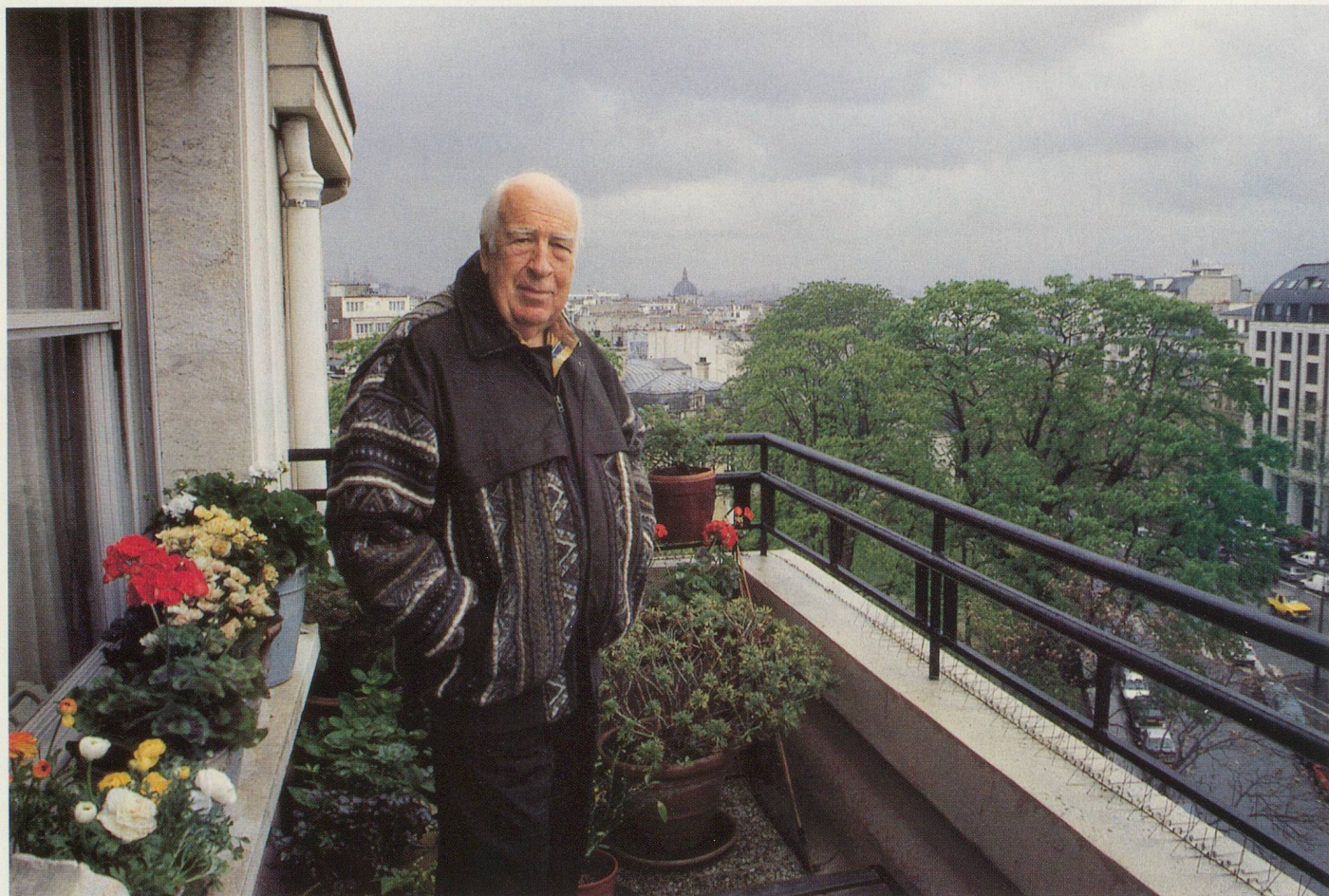
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

GUY TRÉJAN

Confessions d'un acteur éclectique



Guy Tréjan sur sa terrasse. Au fond, l'église Saint-Augustin

Depuis le temps qu'on le voit au théâtre, au cinéma ou à la télévision, Guy Tréjan est devenu un familier, presque un ami. Sa haute stature, son sourire engageant, son regard franc et sa voix chaleureuse ont contribué à façonner un personnage sympathique.

De ses origines helvétiques, il a conservé une certaine bonhomie, une rondeur d'esprit, le respect des gens et des choses. Aujourd'hui, Guy Tréjan revient en Suisse pour jouer «Les Confessions de Rousseau» au Théâtre du Jorat.

Né à Paris d'un père suisse et d'une mère française, Guy Tréjan eut pour marraine sa tante, Flora Révallès, une Rolloise devenue danseuse étoile aux Ballets russes. C'est elle sans doute qui lui transmet sa passion pour la scène. Il vécut une partie de son enfance à Genève, à Marchissy et à Lenz-

bourg, avant de regagner la France juste avant la guerre.

Guy Tréjan débuta très jeune dans le monde du théâtre. A 17 ans, il prenait ses premiers cours et jouait ses premiers rôles à Paris. Freinée dans un premier temps par l'occupation allemande, sa carrière démarra en 1944 à la Comédie de Genève.

Elle devait aller crescendo pour aboutir, logiquement, à l'attribution d'un Molière du meilleur comédien en 1991.

Lorsque nous lui avons rendu visite, dans son appartement parisien situé à deux pas de l'Arc de Triomphe, Guy Tréjan était plongé dans une biographie de Jean-

Jacques Rousseau. En comédien consciencieux, il s'imprégnait totalement de son nouveau personnage. Un de plus dans la liste infinie des rôles qui ont marqué sa carrière. A 77 ans, le comédien n'a pas choisi de passer une retraite contemplative. Il se plaît au contraire à relever de nouveaux défis.

«J'ai beaucoup d'émotion quand je pense à la Suisse!»

– Quels liens avez-vous conservé aujourd'hui avec la Suisse ?

– Ce sont des liens extrêmement chaleureux, amicaux, tendres. J'ai beaucoup d'émotion quand je pense à ce pays, qui a ses avantages et ses inconvénients. Pour moi, qui ai la double nationalité, la Suisse représente quelque chose d'essentiel. A la fin de la guerre, j'ai dû fuir avec de faux papiers. Après un périple de trois mois, je suis arrivé en mai 1944 à Genève. J'ai découvert, après des années d'obscurantisme, un véritable paradis. Ça a été un choc fabuleux. Aujourd'hui, lorsque je mets le pied sur le sol suisse, je respire autrement, je suis beaucoup plus serein. J'aime la nature, les forêts et la montagne, alors je suis servi. Chaque année, je m'offre ce que j'appelle «ma cure helvétique».

– Lorsque vous êtes arrivé à Genève en 1944, vous aviez déjà une base de comédien, mais c'est dans cette ville que votre carrière a réellement débuté ?

– J'ai passé toute la guerre en France, chez Charles Dullin, qui était directeur du Théâtre de la Cité. J'avais été engagé comme élève privilégié. Cela me permettait de suivre des cours dispensés par Jean-Paul Sartre, Madeleine Renaud et Jean-Louis Barrault. L'après-midi, on répétait une pièce et on jouait le soir. C'est là que j'ai appris mon métier, en regardant jouer les autres. Lorsque je suis arrivé à Genève, j'ai

très vite accédé à des rôles passionnants, que ce soit dans «Sodome et Gomorrhe» ou dans «Carmosine» de Musset. Le directeur de la Comédie, qui s'appelait Maurice Jacquelin, m'a demandé d'entrer dans son théâtre. Et j'y suis resté huit ans... J'ai fait énormément de radio, des tours de chant au Kursaal, j'ai joué l'opérette avec Germaine Montero, avec Pauline Carton, avec Marie Dubas, Gérard Oury et d'autres acteurs français qui s'étaient repliés en Suisse.

– Après huit années passées au bout du lac, est-ce que Genève était devenue trop petite, ou avez-vous eu l'occasion de tenter votre chance à Paris ?

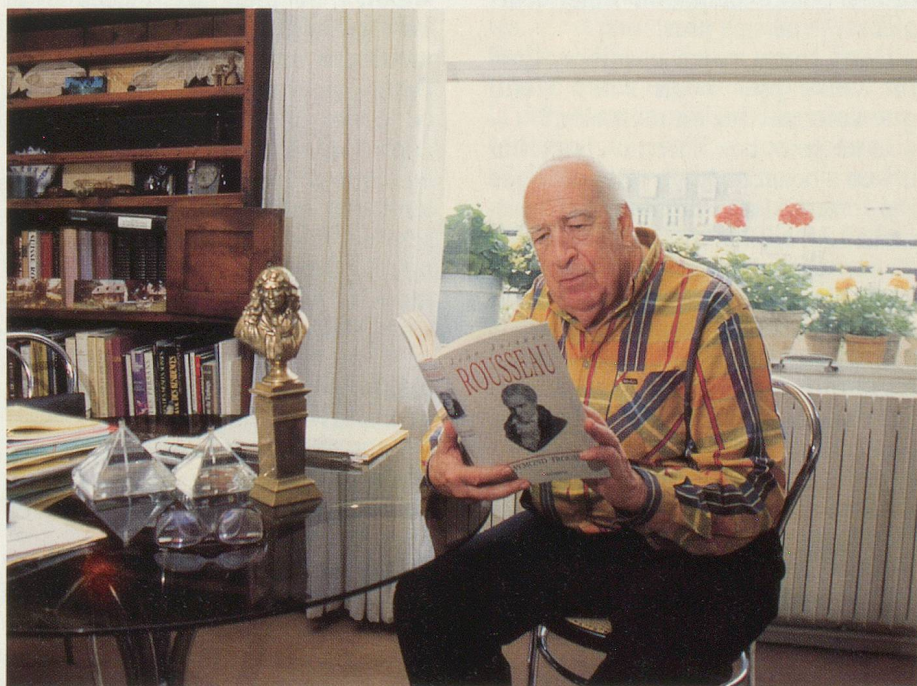
– A Genève, je jouais des rôles principaux. J'avais acquis une espèce de notoriété. Mon directeur à la Comédie, Jacques Béranger, du Théâtre municipal de Lausanne et beaucoup de Français de passage me disaient tous: «Mais Guy, que faites-vous ici? Vous avez une place à prendre à Paris!» Là aussi, il y a eu un concours de circonstances. Marcel

Karsenty, qui m'aimait beaucoup, m'a proposé un rôle dans une pièce de Bernstein. Je suis donc parti en tournée en France et en Afrique du Nord. Au cours de cette tournée, des gens m'ont remarqué, puis m'ont sollicité. Après quoi, tout s'est enchaîné. J'ai quitté définitivement Genève... pour y revenir souvent jouer en tournée.

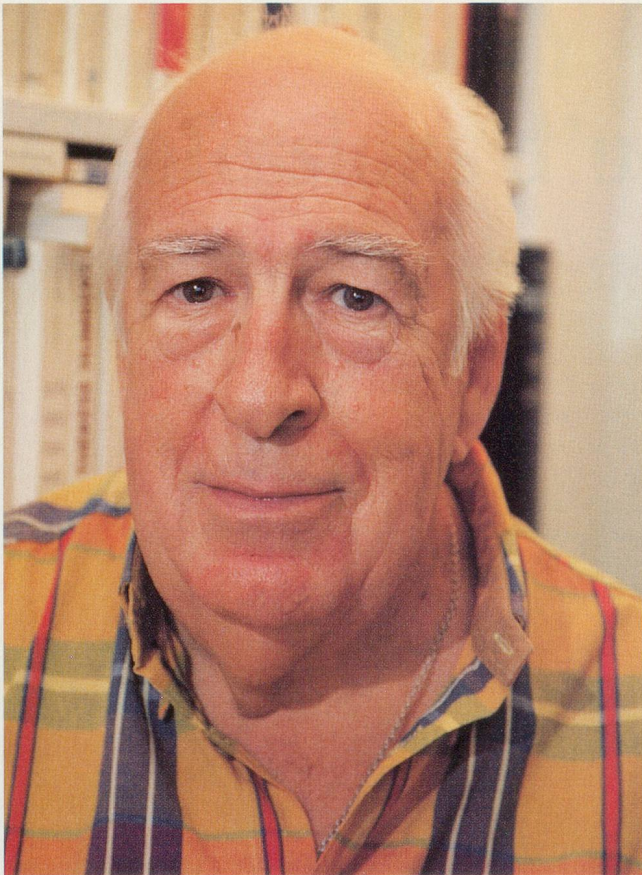
«Une tournée d'une année, de Buenos Aires à Tokyo...»

– Au cours de votre longue carrière, vous avez interprété des dizaines, peut-être des centaines de rôles. Avez-vous calculé le nombre exact des rôles ou des pièces dans lesquelles vous avez joué ?

– Non, je ne sais pas. Depuis que je suis à Paris, il n'y a pas une saison où je n'ai pas créé une pièce, parfois deux. J'ai appris et joué de nombreux rôles pour la télévision, à une certaine époque. J'ai fait énormément



Dans son appartement parisien, avec Molière et Rousseau



Guy Tréjan bientôt à Mézières

ment de tournées. Tout ça fait déjà beaucoup. Et puis, au cours des huit années passées à Genève, j'ai joué une pièce par semaine, plus un classique une fois par mois. C'était un «bagne». Vous dire si c'est trois cents, quatre cents ou cinq cents pièces, je ne sais plus.

– Dans toute votre carrière, quel fut votre plus beau rôle? Celui que vous gardez en mémoire?

– Je ne peux pas faire un choix, car il y en a beaucoup. Un rôle a fait que j'ai orienté ma carrière différemment à un certain moment. En 1973, Roger Planchon m'a proposé de jouer Orgon dans «Tartuffe». Nous avons tourné pendant un an. On a commencé à Buenos Aires et on a terminé à Tokyo. Comme en plus j'adore les voyages... Du jour au lendemain, des gens qui me considéraient comme un acteur de boulevard m'ont engagé dans des pièces classiques ou d'avant-garde à Nanterre, à Genevilliers ou à Avignon...

– Cela vous dérange que le terme de «théâtre de boulevard» ait une connotation péjorative?

– J'ai horreur de ces classifications, de ces cloisonnements. Je trouve

qu'il y a une fois pour toutes de bons et de mauvais acteurs, de bonnes et de mauvaises pièces. Pinter m'a affirmé que chez lui, en Angleterre, il était considéré comme un auteur de boulevard. Avec Jean-Pierre Cassel et Denise Grey, j'ai joué «Les Temps difficiles» d'Edouard Bourdet, considérée comme une pièce de boulevard, qui est une œuvre magnifique. Donc, je ne suis pas du tout contre le boulevard. Ce qui m'intéresse, c'est de m'identifier à un

rôle. Jean Cocteau disait: «Le théâtre est fait de règles immuables. Le malheur, c'est que personne ne les connaît!»

– Y a-t-il un acteur ou une actrice qui ait compté dans votre carrière?

– Oui, j'ai joué six pièces avec Edwige Feuillère, qui est ma meilleure amie. Parmi elles, «Le Bateau pour Lipaïa», très belle pièce écrite par Arbousov. La rencontre de deux êtres d'un certain âge qui n'avaient rien pour s'entendre et qui finissent leur vie ensemble. C'est un très grand souvenir. Il y a eu une autre pièce de Pinter, «No Man's Land», où j'ai joué avec Michel Bouquet et Jean Bourse. C'est un rôle que j'ai adoré et en même temps j'ai découvert un univers nouveau.

– Vous avez tout joué ou presque. Mais y a-t-il un rôle qui manque à votre répertoire, un rôle qui vous aurait échappé?

– Jamais. Je n'ai jamais désiré jouer un rôle et je n'ai jamais eu de regrets. J'ai eu la chance de jouer des choses tellement différentes que je ne peux quand même pas être ingrat vis-à-vis de ce métier.

«Il a fallu faire un choix entre le cinéma et le théâtre!»

– Vous avez fait quelques apparitions au cinéma. Je ne sais pas si c'est le cinéma qui vous a boudé ou si c'est le contraire, mais on a l'impression que le lien ne s'est jamais vraiment fait. Comment l'expliquez-vous?

– Il y a eu une époque, dans les années 70, où je tournais beaucoup. Notamment dans «Pouic-Pouic», qui a dû passer trente fois à la télévision. Il y a eu un moment où il a fallu faire un choix. Vous savez, si vous jouez une pièce et que vous supportez le rôle principal, c'est très difficile de la quitter après cent représentations. En général, quand cela marche bien, il y a toujours une tournée. Il est arrivé un moment où j'ai vu que l'on ne me proposerait jamais au cinéma ce que l'on me proposait au théâtre. Et puis, il y a une chose déterminante. A l'époque où je tournais beaucoup, les films se faisaient en studio, dans la banlieue parisienne. Maintenant, tout se fait en décor extérieur et il faut voyager. Je ne peux pas en même temps jouer durant trois cents jours à Paris et tourner un film aux Canaries ou au Canada. Pour le moment, mes projets ne sont pas cinématographiques et je le regrette un peu. Mais ma vie, c'est le théâtre...

– Et le contact avec le public a certainement pour vous une importance considérable?

– Oui, évidemment. Je ne veux pas mépriser le cinéma, mais rien ne remplace le contact avec le public. Parce qu'au théâtre, le public est différent chaque soir. En écoutant la rumeur, de l'autre côté du rideau, on sent la qualité du public. On ne joue pas à deux partenaires, mais à trois. Il faut compter avec le public.

– Vous avez également une relation intéressante avec la télévision. On se souvient tous d'«Allô police!», un feuilleton qui a mar-

qué son époque. Que vous a apporté le petit écran ?

– J’ai connu la grande époque de la télévision. Celle du noir et blanc et de la chaîne unique. On m’avait demandé de jouer dans une pièce de Becket, dans «Siegfried» de Giraudoux et aussi dans «Le Dossier Chelsea Street» de l’auteur suisse Walter Weideli, mis en scène par Jean-Pierre Goretta. Le feuilleton «Allô police!» m’a évidemment rendu populaire. J’ai également joué dans quelques feuilletons comme «Nana» et «Thérèse Humbert». Mais la dernière télévision qu’on m’a proposé se déroulait à Cuba... Je suis contraint, forcé de défendre la position que j’ai au théâtre.

«Pour apprendre un texte, je n’ai pas de méthode...»

– Vous allez jouer «Les Confessions» de Rousseau au Théâtre du Jorat. Comment s’est effectué le choix de votre personnage ?

– Je n’y suis pour rien. Jean Chollet, qui assure la mise en scène, m’a télé-

phoné un jour pour me soumettre le projet. Je connaissais Rousseau comme tout le monde, mais je l’avais perdu de vue au fil des années. Je viens de relire des biographies de Rousseau et je me suis attaché à ce personnage d’une façon extraordinaire. Il est délirant par ce qu’il a innové, par ce qu’on peut lui reprocher, par ce qu’il a préconisé au point de vue religieux. Il a été pourchassé une partie de sa vie. Il a mis ses cinq enfants en orphelinat, c’est assez condamnable. Il était à la fois très courageux et lâche.

– Vous allez être une heure et demie à deux heures seul en scène. Cela suppose un effort de mémorisation, un autre d’endurance physique. Cela ne semble pas vous poser de problème. Quelle est votre recette pour maîtriser ces deux aspects ?

– A mon âge, on est peut-être moins résistant qu’il y a vingt ou trente ans. Cela demande plus d’efforts. Cela dit, la mémorisation est toujours très bonne (je touche du bois), mais je trouve que c’est la chose la moins importante de ce métier. Si je donne un texte à n’importe qui, lui demandant de me le réciter six mois plus tard et lui offrant 40 000 francs

suisses, je vous jure qu’il le saura. Pour mémoriser un texte, je n’ai pas de méthode, pas de truc. Je l’apprends comme une fable à l’école.

– Il y a une gymnastique de la mémoire, une forme d’entraînement qui aide certainement ?

– Oui, mais moins qu’on ne le croit. Les comédiens ont une mémoire visuelle ou une mémoire auditive. Moi, je dispose d’une mémoire visuelle. Je vois exactement où se situe, sur la page, tel mot ou telle réplique. A l’inverse, la phrase la plus courte, on peut me la répéter quinze fois de suite. J’ai l’air de comprendre, mais je ne la retiens pas. Il faut que je lise, il faut que je voie. Mais, dans le cas particulier de ce Rousseau, il est à la fois joué et lu. Il arrive en scène, le livre des «Confessions» à la main et il cite certains passages. Cela me fait un petit peu moins de texte à apprendre...

– Vous avez obtenu le titre de chevalier de la Légion d’honneur. Vous avez reçu le Molière du meilleur comédien en 1991. Que représentent ces honneurs pour vous ?

– Il est certain que si je les ai acceptés, c’est parce que j’y étais sensible et j’en étais relativement fier. Je trouve que c’est très orgueilleux, de la part d’un comédien, de refuser un Molière. Je crois qu’on donne le Molière à un comédien, non seulement pour un rôle, mais pour l’ensemble de sa carrière. C’est une forme de reconnaissance... Quant à la Légion d’honneur, je n’ai pas effectué la moindre démarche pour l’obtenir. On me l’a donnée parce que j’ai représenté le théâtre français dans le monde entier. Je l’ai acceptée lorsqu’on m’a proposé pour cette décoration. Mon plus grand bonheur, c’est qu’Edwige Feuillère, alors officier, m’ait épinglé cette décoration. Je n’y attache pas une importance fabuleuse. Mais c’est arrivé et je n’ai pas été contre...

Interview: Jean-Robert Probst

Photos Yves Debraine

Mes préférences

Une couleur :	Les nuances de vert
Une fleur :	La pivoine et la rose
Un parfum :	L’eau citronnée
Une recette :	La cuisine italienne
Un auteur :	Pirandello
Une musique :	La bossa-nova
Un réalisateur :	Le cinéma américain
Un peintre :	Vincent Van Gogh
Un pays :	Je n’ai pas de préférence
Une personnalité :	Edwige Feuillère
Un animal :	Le cheval
Une gourmandise :	Le chocolat au lait

A voir : «Les Confessions de Rousseau», avec Guy Tréjan. Du 20 au 28 juin au Théâtre du Jorat, à Mézières.